Les soldats sont des soldats, peu importe où tu vas dans le monde. Il existe une camaraderie instantanée entre nous, peu importe si on a travaillé ensemble ou non auparavant, si on va travailler ensemble dans le futur ou non, on se voit et on se dit : « OK, on a un boulot à faire. »

Je suis le capitaine Corey Anhorn. Je suis né à Edmonton, en Alberta, le 12 mai 1985. Et je fais partie des Canadian Grenadier Guards, une unité de réserve de l’Armée canadienne. Les soldats d’infanterie, en réalité, sont la colonne vertébrale des Forces armées canadiennes. Ils identifient, approchent et détruisent l’ennemi. C’est ce que fait l’infanterie, et mon travail en tant qu’officier de l'infanterie est de diriger ces hommes afin qu’ils puissent accomplir leur travail. Tout ce qui a rapport à l’administration, à la planification et à la formation que nous faisons vient du côté de l’officier d’infanterie. Nous avons tendance à partir avec des petits groupes de 40 personnes que nous dirigeons durant leur formation et au combat, si cela vient à se produire.

Mon déploiement en Afghanistan a été l’une des dernières tournées complètes. Le conflit en Afghanistan durait déjà depuis 10 ans à ce moment-là. Les talibans avaient déjà été repoussés dans certaines régions et notre travail était de nous assurer que les Afghans pouvaient désormais contrôler eux-mêmes ces régions avec leur propre armée professionnelle solidifiée.

Ceci est une affiche de recrutement afghane, et une affiche pour le moral. Cette affiche a été créée afin que les Afghans puissent partager un sentiment de fierté et pour démontrer que leur armée était désormais professionnelle. En Afghanistan, ils veulent faire ressentir qu’il y a des soldats afghans qui sont là pour l’Afghanistan. Alors, ces affiches étaient partout, et elles démontraient les différents groupes, comme les Hazaras, les Tadjiks, et les Pashtounes. Différentes unités sont représentées, et elles paraissent toutes professionnelles et prêtes à l’action. Soyez fiers de qui vous êtes, vous êtes de vrais militaires maintenant, qui se battent pour une réelle cause. C’est écrit en farsi avec le symbole de l’Armée nationale afghane et toutes les différentes unités y sont représentées, et on peut voir qu’ils affichent fièrement le drapeau afghan. C’est l’un de mes objets préférés, et je suis fier d’en avoir fait partie.

Nous travaillions au Camp Black Horse, qui était nommé Centre consolidé de mise en service. Le Centre consolidé de mise en service, en gros, accueillait les soldats afghans après leur entraînement de base, et on leur fournissait tout l’équipement et toutes les formations additionnelles qu’ils devaient suivre afin de savoir utiliser l’équipement. Parfois, nous allions dans une zone de formation, qui n’était en fait qu’un désert dans le milieu de nulle part, et nous leur montrions comment conduire un camion pendant 48 ou 72 heures, et ensuite ils partaient à la guerre. Ces hommes-là n’avaient jamais rien conduit d’autre qu’un âne ou un cheval. Là, nous leur donnions un de ces camions pour aller à la guerre et ils avaient 48 heures pour apprendre comment le conduire, comment l’entretenir eux-mêmes, comment stationner le véhicule et comment y attacher la mitrailleuse et tout ça, et chaque minute compte!

J’ai été impliqué dans le mentorat du capitaine de la HHC, la Higher Headquarters Company. C’était un capitaine qui avait servi au sein de l’Armée nationale afghane et de différents groupes de milices pendant près de 30 ans. Je n’avais été dans l’armée que depuis trois ans et demi. Et je devais agir comme mentor pour lui montrer le côté administratif de son travail et pour lui montrer à opérer d’une façon militaire plus occidentale. Il avait sa propre façon de faire les choses qui était très efficace, mais afin de pouvoir travailler au sein de la sorte de bulle administrative dans laquelle l’Afghanistan se trouvait à ce moment-là, nous devions lui apprendre comment évoluer vers la prochaine phase des opérations. Et franchement, j’ai appris autant de lui que lui de moi, et ça a été une excellente expérience. J’ai aussi été le mentor d'un lieutenant qui était responsable de la sécurité de base, un Afghan, et d’un sergent qui était responsable de la DFAC – la salle à manger. Alors chaque jour j’allais rencontrer ces hommes avec mon interprète, et nous nous attaquions à la question du jour, et nous essayions de la résoudre. Chaque jour une question différente. Parfois, une question pouvait prendre des semaines, mais en Afghanistan, beaucoup de choses prennent du temps, avant de pouvoir passer au travers et de mieux connaître les gens avant de passer directement au travail. C’est ce que nous faisions chaque jour.

Chaque soldat ad un insigne qu’il porte normalement, et celui-là, c’est l’insigne de la mission d’entraînement de l’OTAN en Afghanistan, qui était la contribution du Canada à la mission de l’OTAN. Cet insigne souligne les éléments de notre raison d’être là-bas et de ce pour quoi nous nous battions. Les couleurs du drapeau afghan sont donc dans l’arrière-plan, l’OTAN est au premier plan, avec les silhouettes du pays. Les soldats de l’unité afghane dans notre région. Ils avaient le même insigne sur leurs épaules en tout temps. Nous le portions tout le temps sur notre épaule pour montrer que nous étions dans la même équipe, et les Afghans avaient un insigne similaire. L’idée est que nous voulons toujours être sur la même longueur d’onde. Nous ne voulons pas dégager l’impression que nous sommes supérieurs. Nous voulons démontrer que nous sommes là pour l’Afghanistan, que c’est leur pays et que nous y sommes pour aider comme nous le pouvons.

De plusieurs façons, les soldats afghans sont très similaires aux soldats canadiens, mais aussi très différents, évidemment. Beaucoup d’entre eux étaient illettrés, plusieurs n’avaient jamais quitté leur ville natale dans les montagnes au milieu de nulle part. Beaucoup de ces gens-là avaient donc une toute nouvelle vie à vivre, souvent dans une langue seconde. Alors que nous avions des soldats Canadiens français qui essayaient de travailler en anglais, les soldats afghans parlaient le pachto et essayaient de travailler en dari. Donc plusieurs situations semblables aux nôtres. Ils avaient à cœur de rendre l’Afghanistan, et plus particulièrement leurs familles, plus sécuritaires. Alors qu’au Canada nous parlons beaucoup de fierté envers son pays et de nationalisme, l’Afghanistan travaillait encore très fort à développer ce sentiment de nationalisme. Ce qui leur importait était que leurs familles et leurs amis soient en sécurité, qu’ils puissent payer pour envoyer leur famille à l’école et avoir de la nourriture chaque jour. Il s’agissait plus d’une petite unité familiale, de l’unité de la maison, que d’une grande idée d’identité nationale.

Bien que Kaboul n’était pas aussi dangereux pour les soldats que Kandahar l’était, ou la province de l’Helmand, ou des endroits du genre, où tes soldats parlent de gens qui se font tirer dessus tous les jours ou de choses dures qu’ils doivent faire… nous faisions de la formation. Nous étions des mentors. On nous lançait parfois des obus, mais ce n’était rien comparé à quoi nous nous attendions, à ce que ça avait été pour les gars en 2010 et 2006. Mais les Afghans devaient faire face à beaucoup plus de choses que nous. Donc nous étions confortablement installés et en sécurité dans notre base la plupart du temps, mais les soldats afghans devaient travailler tous les jours et faire face aux attaques des talibans, aux kidnappings haqqanis et aux autres choses du genre.

Et l’une des choses marquantes a été l’histoire du sergent qui s’occupait de la salle à manger. J’allais tout le temps le voir, je mangeais la nourriture afghane et je passais du temps là tous les jours avec ces gars. Cet homme-là était un soldat massif de 6 pieds 3, il était grand pour un Afghan. Il avait l’air d’un lutteur, et tout le monde l’appelait « le lutteur ». Et on y allait tous les jours et il nous donnait de la nourriture de plus et des choses spéciales. Et un certain jour, nous arrivons là et il est un peu différent, alors je demande à mon interprète : « Que se passe-t-il avec le lutteur? », et il me répond qu’il va s’informer. Il lui pose la question et le sergent se met à tout expliquer sa situation : il s’adonne que sa fille a été tuée en se rendant à l’école, alors je lui ai demandé : « Pourquoi es-tu venu travailler si ta fille a été tuée cette semaine? », et il m’a répondu: « Si je ne viens pas travailler, rien ne changera. Rien de se réglera, et les filles d’autres gens seront aussi tuées ».

C’est une situation bizarre pour beaucoup d’interprètes et de soldats en général. J’ai été déployé là-bas dans la mi-vingtaine, ce qui est un âge normal pour le déploiement d’un soldat, ou un officier dans mon cas. Et la chose au sujet des interprètes, c’est qu’ils ont travaillé comme interprètes depuis presque autant de temps que j’ai été dans l’armée. Alors ces gars-là se sont joints à 18 ou 19 ans grâce à leurs aptitudes en anglais, et ils ont travaillé avec la Marine ou l’Armée britannique, et ils travaillent avec les Canadiens. Parce qu’ils ont travaillé avec eux durant toute leur vie adulte, durant les années les plus importantes, ils sont dans une situation très particulière parce qu’ils ne sont plus complètement Afghans. Ils n'inspirent pas confiance à la communauté locale afghane. Ils ne sont pas complètement Américains, Canadiens ou occidentaux, ils sont dans une zone grise, la zone des interprètes. Donc tout ce qu’ils ont passé au travers de cette lentille culturelle étrange qui est un mélange de leurs expériences de la guerre, puisque c’est tout ce qu’ils ont connu. Du côté de la coalition, de ce que nous apportons, toute la musique, tous leurs vêtements sont très occidentaux. Et afghan, c’est leurs racines traditionnelles ou historiques, d’où ils viennent. Mon interprète, et les interprètes dans le village des interprètes avaient tous beaucoup de difficulté à gérer tout ça. Mon interprète habite maintenant en Californie et je suis très fier de lui. C’est un gars génial avec une bonne famille et il m’a dit que lorsqu’il est arrivé en Californie, l’un des plus grands problèmes était qu’il ne connaissait pas sa place. C’est très très difficile pour les interprètes et lorsque nous partons, plusieurs de ces interprètes restent là et ils doivent toujours faire face à ces problèmes lorsqu’il n’y a plus personne pour les défendre. Lorsqu’il n’y a plus de forces de la Coalition, les groupes comme les talibans ou les haqqanis ciblent ces interprètes et ils savent qu’ils ont travaillé pour nous et leurs familles peuvent être en danger.

Au début, j’ai cru que je m’étais réajusté facilement. Je me suis lancé immédiatement. Malheureusement, et probablement pour une mauvaise raison, je suis retourné au travail directement. J’étais désormais un vétéran de l’Afghanistan, vous savez, j’étais prêt, les officiers juniors me respectaient et j’étais vraiment, vraiment fier, mais je ne me suis jamais donné de temps pour reprendre mon souffle. Je ne me suis jamais accordé de pause du travail parce que je sentais que je devais garder vivant ce sentiment d’être utile. Puis j’ai commencé à recevoir des messages via Facebook de la part de mes amis en Afghanistan, et ils me disaient : « Tu sais, tel gars? Il est mort maintenant » ou « Ce gars-ci a lâché les Forces armées » ou « Il y a eu une autre attaque à Kaboul », et ce genre de choses. Pour moi, ce n’était pas difficile de me réajuster, mais c’était difficile de penser que j’aurais pu en faire plus, que nous aurions pu en faire plus. Si j’avais été là un mois de plus, ou six mois, ou un an, ou deux ans, ça aurait été mieux si j’avais pu rester. Il y a un sentiment de culpabilité qui apparaît, parce que tu reviens à la maison, et tu vas voir des films au cinéma, et tu regardes la télévision ou Netflix, mais les Afghans, eux, se battent toujours là-bas. Les gars que tu as formés sont toujours à la guerre et toi tu es en sécurité chez toi. Et c’était vraiment difficile de penser à cela et de passer par-dessus le fait qu’il n’y avait rien que je puisse faire. Peu importe ce que je fais, je ne peux pas en faire plus. Je ne suis plus là.

L’Afghanistan a changé ma vie, même si ça n’a pas été la grande tournée du groupement tactique que j’avais espérée en tant qu’officier d’infanterie, et que tout le monde espère. Si tu es dans l’infanterie, tu veux participer au combat. Mais je ne représentais qu’un petit pourcentage de la participation militaire la plus longue du Canada. Je faisais partie d’une histoire à laquelle très peu des gens ont la chance de participer, malgré tout ce qu’il y a eu de bon ou de mauvais. Ça a été un énorme apprentissage pour moi que de voir ce que je peux accomplir. Ce n’est plus de l’entraînement. Ce n'est plus de fausses balles, ton arme est réellement chargée. Ce n’est plus de faux tirs d’obus, ils sont maintenant vrais. Les soldats afghans risquent leurs vies pour leur pays et leurs familles, et tu peux les aider à le faire. J'ai eu le sentiment d’avoir mis un crochet dans une case qui dit que je peux le faire pour vrai. Et j’ai eu l’opportunité, je l’ai saisie et je peux maintenant accomplir tout ce que je désire sincèrement. C’est un grand moment d’introspection. Tu signes ton nom, tu es là-bas, peu importe le travail que tu as fait, tu as fait quelque chose. Tu peux être fier lors de ton retour, et c’est une chose que je garde avec moi en tout temps. Je m’en sers aussi pour enhardir mes officiers juniors et les nouveaux soldats pour leur dire : « Vous voyez, vous avez une opportunité. Si vous voulez servir dans l’armée et aller outre-mer, quelque chose va se produire. Restez concentrés et vous atteindrez votre but aussi ».

Je crois que la chose la plus importante que j’ai apprise des Afghans est la patience. Pas dans le sens où ils ont mis ma patience à l’épreuve, mais plutôt puisque lorsque je suis arrivé là, je voulais avoir réglé tous les problèmes de l’Afghanistan en 48 heures. Je disais : « On va attaquer là en premier, on va faire ça, juste des petits problèmes qu’on peut régler », et c’était plutôt naïf. Et je crois que plusieurs soldats qui arrivent là-bas pour la première fois sont très naïfs. Mais mes homologues, à qui j’ai servi de mentor, nous travaillions ensemble en fait. Il m’a appris que si nous avons six mois sur place – ou neuf dans mon cas -- commençons lentement. Apprenons à nous connaître et décidons ce que nous pouvons et ne pouvons pas faire. Et ce sera beaucoup plus facile si nous comprenons la culture d’abord et essayons ensuite de régler les problèmes ensemble, plutôt que d’essayer de régler les problèmes sans connaître ce qu’est l’Afghanistan et qui sont les Afghans. La patience est donc vraiment la chose la plus importante que j’ai apprise d’eux.

Ceci était mon écusson porte-nom. Tu en as toujours un, peu importe où tu vas dans les FAC. Des petites choses comme ça ont beaucoup d’impact pour démontrer que tu es investi dans l’Afghanistan, que tu es investi dans le mentorat de ces hommes et dans le travail avec eux. Je la garde toujours et lorsque je suis allé en Grèce pour travailler avec les réfugiés, j’ai pris un de ces écussons, que j’ai cousu sur ma veste de travail pour démontrer que j’étais toujours et serai toujours avec l’Afghanistan. C'est l'un de mes pays préférés du monde et j'adore les Afghans. J'y ai laissé une partie de moi... pour toujours.